

Réflexion sur la biographie historique en l'an 2000

Andrée Lévesque

Volume 54, numéro 1, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305659ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305659ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lévesque, A. (2000). Réflexion sur la biographie historique en l'an 2000. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(1), 95–102.

<https://doi.org/10.7202/305659ar>

Réflexion sur la biographie historique en l'an 2000¹

ANDRÉE LÉVESQUE

Département d'histoire
Université McGill

LA BIOGRAPHIE, une des premières formes de l'histoire — après celle des dieux et des géants, la vie des gens célèbres sert d'exemple et de modèle —, retient de plus en plus l'attention des spécialistes en histoire, jusqu'à être le genre le plus publié et le plus vendu par les maisons d'édition françaises². La biographie, genre littéraire et historique, devient au xx^e siècle, journalistique, et il existe aujourd'hui des biographes professionnels.

Cependant, la vogue de la biographie historique est relativement récente. En effet, depuis les années 1960, sans être entièrement délaissée, la biographie historique a subi son purgatoire parmi les genres vieillots, conventionnels, un peu dépassée par une génération vouée à la nouvelle histoire et au quantitatif³. On continue à avoir des biographies politiques,

1. Je tiens à remercier Nadia Fahmy-Eid qui a généreusement accepté de lire ce texte et de me proposer de précieuses suggestions, ainsi qu'Ellen Jacobs avec qui j'ai discuté de certaines des questions soulevées dans cet article. J'assume entièrement les erreurs qui ont pu subsister.

2. Il s'agit ici à la fois de biographies historiques et de biographies qualifiées de littéraires. Marta Dvorak, « Introduction », *La création biographique/Biographical Creation* (Rennes, Presses universitaires de Rennes et Association française d'études canadiennes, 1997). En histoire des femmes, on parle d'une véritable explosion ces dernières années. Barbara Caine, « Feminist Biography and Feminist History », *Women's History Review* (1994) : 247-261.

3. Aucun chapitre ne traite de biographie dans les trois volumes de Jacques Le Goff et Pierre Nora, dir., *Faire de l'histoire* (Paris, Gallimard, 1974). Sur les différentes approches biographiques, voir Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 54,6 (novembre-décembre 1989) : 1325-1336.

mais ce n'est pas là que se situe la « fine pointe » du travail des spécialistes en histoire. Avec la nouvelle histoire sociale et le contexte politique des années 1960, l'attention est portée sur les groupes et les mouvements sociaux, ou sur l'étude des grandes séries plutôt que sur les individus. Plus récemment, le postmodernisme, qui délaisse les grandes narrations pour privilégier la microhistoire, laisse peu de place au récit biographique.

Néanmoins, ne doit-on voir dans la nouvelle vogue des recherches biographiques qu'une autre manifestation du poststructuralisme, un délaissement des structures et un retour à l'individu (*agency*)? L'intérêt porté aux personnages semble à prime abord confirmer le triomphe de l'individualisme et le rejet des interprétations matérialistes, ou comme l'écrit Eleni Varikas, « la revanche du qualitatif sur le quantitatif⁴ ».

L'ouvrage que j'ai publié sur Jeanne Corbin et son époque ne s'inscrit que partiellement dans ce retour à l'individu et il m'a même paru ironique d'accorder tant d'importance à une personne associée à un mouvement collectif qui, dans son idéologie et ses pratiques, minimise l'action individuelle⁵. Dépassant l'histoire personnelle de celle qui fut connue comme l'héroïne du Parti communiste canadien, j'ai tenté de reconstituer un milieu et une époque du point de vue des militants et surtout des militantes communistes. Car ces gens ont partagé des pratiques communes : l'éducation marxiste, la participation aux luttes ouvrières, les angoisses des poursuites policières, la célébration de fêtes et de rituels, etc. Certaines de ces expériences furent particulières à Jeanne Corbin, comme la publication d'une presse communiste francophone, la défense des droits des travailleurs ou le rôle qu'elle a joué dans la grève des bûcherons de Rouyn.

Comme j'ai fouillé la vie d'une protagoniste qui sert de fil conducteur à plusieurs épisodes, à ces « scènes de la vie en rouge », je me retrouve biographe et on me sollicite pour discuter de biographie. J'aimerais en profiter pour aborder trois éléments de l'écriture biographique : en premier lieu, le rôle des sources dans la création ou la réinterprétation d'un personnage, puis les rapports entre l'auteure et son sujet, enfin, l'instrumentalisation du sujet pour capter l'histoire des groupes sociaux auxquels il appartient.

4. Eleni Varikas, « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Le genre de l'histoire. Les Cahiers du GRIF*, 37/38 (printemps 1988) : 41.

5. Andrée Lévesque, *Scènes de la vie en rouge : l'époque de Jeanne Corbin, 1906-1944* (Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1999), 309p.

LE RAPPORT AUX SOURCES

Toute biographie dépend autant des sources disponibles que de la biographe elle-même. De l'interaction entre les documents et l'auteure-historienne apparaît un personnage non fictif mais recréé et reconstruit, à partir des traces laissées sur le canevas historique de son époque. Traces écrites émanant directement du sujet, de sa « littérature personnelle⁶ », composée de correspondance, de journaux intimes, voire de récits et de Mémoires. S'y ajoutent les impressions consignées par les contemporains, par les journalistes, par les autorités civiles et policières. Les témoins contribuent chacun, avec sa perspective et ses préjugés, à l'émergence d'un personnage.

La biographie est toujours une création, même si le sujet en est rarement à sa première incarnation : ce dernier résulte de la fusion et du décanage de toutes ses personnifications antérieures exprimées dans les sources documentaires, dans les témoignages de ses contemporains et, si ce n'est pas une première biographie, dans les études précédentes. Si le personnage a été oublié et se trouve pour ainsi dire ressuscité, une impression initiale est créée dans une première biographie et les critiques de cette reconstruction n'auront pas les références, les connaissances et les informations nécessaires pour confronter l'auteure. On voit ici la responsabilité de cette dernière dans la version des choses : le portrait du personnage s'imposera donc jusqu'à ce que des documents inédits ou une nouvelle idéologie suscitent une autre construction biographique. Car ces biographies subséquentes ont de fortes chances d'être des réinterprétations redevables au premier récit. L'histoire continue ainsi à se réviser et à être tributaire à la fois des historiens et des historiennes ainsi que des documents qui ont survécu aux vicissitudes du temps.

En tentant de capter une personnalité évasive, j'ai plusieurs fois eu l'impression de me lancer dans un travail de détective. Les historiens, c'est connu, sont grands amateurs de polars. Aussi, la reconstitution de l'énigme d'une vie pose-t-elle un défi extrêmement séduisant. Pourtant, dans le cas de Jeanne Corbin, les indices étaient dispersés et il était rarement possible de les confronter à la version du sujet. Car cette militante nous a légué très peu d'écrits personnels. Subsistent, malgré tout, de la correspondance — saisie par la police en 1931 —, ainsi qu'un corpus de 20 lettres écrites à une amie à partir du sanatorium où elle a

6. Voir les actes du colloque, Madeleine Frédéric, dir., *Entre l'histoire et le roman : la littérature personnelle* (Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 1992).

fini ses jours et, enfin, quelques chroniques dans la presse du parti. Le mouvement communiste était exigeant et laissait peu de loisirs à ses membres pour mettre sur papier leurs interprétations des événements, si ce n'était pour l'usage du parti. Il existe bien des autobiographies, ou plutôt des Mémoires de chefs communistes, mais elles sont peu nombreuses et habituellement écrites pendant leur retraite. Quant à Jeanne Corbin, l'absence de réflexions sur elle-même nous cache sans doute la complexité du personnage et nous invite à la prudence dans l'explication des mobiles qui l'ont inspirée.

Elle nous est surtout connue par le regard des autres : les témoignages de ses contemporains comme Stanley Bréhaut Ryerson, les dossiers montés par la Gendarmerie royale du Canada et par le ministère de la Justice à Québec ainsi que quelques photos. Elle appartenait cependant à un mouvement prolix en rapports, en procès-verbaux et en déclarations issus de tous les échelons du parti, de Moscou à la section locale de Montréal ou de Timmins en passant par le Comité central à Toronto. Identifiée au communisme, l'histoire de Corbin suit les méandres du parti. Chez elle, comme chez tout bon militant, le personnel se fond dans le politique.

Je peux retracer comment Jeanne Corbin a vécu en communiste sans savoir exactement ce qui l'a poussée à adhérer aux Jeunesses communistes d'Alberta. Je ne puis me résoudre aux élans téméraires de la psychohistoire. Même si je possédais plus de certitudes sur ses rapports avec ses parents, je la trahirais sûrement en réduisant son engagement à une réaction positive ou négative à sa situation œdipienne. Il y a toutefois des causes matérielles qui auraient suffi à la conscientiser : ainsi, par exemple, la vie de sa famille qui fut celle de pauvres fermiers immigrants. Mais je ne connaîtrai jamais les personnes ou les événements qui ont servi de catalyseurs à son engagement à Edmonton et qui ont donné à son existence l'orientation que l'on sait. Pour cette question comme pour plusieurs autres, l'intuition, la lecture d'autobiographies et de Mémoires de ses contemporains m'ont permis de passer du possible au plausible et même au probable, tout en me permettant rarement des certitudes.

RAPPORT ENTRE LA BIOGRAPHE ET SON SUJET

Le rapport entre l'auteure et son sujet préoccupe beaucoup les littéraires qui répètent souvent que toute biographie est aussi une autobiographie⁷.

7. Voir par exemple Liz Stanley, *The Auto-biographical: The Theory and Practice of Feminist Auto-biography* (Manchester, Manchester University Press, 1992).

La reconstitution d'une vie, ou des grandes étapes de la vie d'une personne, vise cependant, selon moi, à bien plus qu'une projection des réactions d'une auteure et de ses préconceptions. L'exercice dépasse le solipsisme qui confine l'auteure à elle-même dans toute cette entreprise. J'estime que les biographes sont des autobiographes plutôt par la sélection des traits ou des événements considérés comme importants, par le choix des questions posées, par les interprétations qui puisent le plus souvent dans leur propre expérience.

En traitant de l'histoire des femmes, Eleni Varikas mentionne l'empathie qui se crée pour la biographe et son sujet, mais fait une mise en garde contre l'identification dont se réclament certaines historiennes. On pense à l'historienne américaine Blanche Weisen Cook qui s'est identifiée à son sujet, Eleanor Roosevelt, au point d'en subir les mêmes états de santé⁸. En voulant trop s'identifier à son sujet, ou en se laissant trop confondre avec celui-ci, jusqu'à adopter ses sentiments et ses réactions les plus intimes, on risque de sombrer dans une attitude présomptueuse, autant que le biographe traditionnel qui réduisait les femmes à « La femme » et à sa nature ou à sa psychologie. La biographe s'investit certes dans son sujet, mais c'est le cas de tout auteur.

Par ailleurs, si les femmes peuvent mieux comprendre l'expérience féminine, « cette compréhension constitue *une potentialité et non pas une qualité inhérente à toute femme*⁹ », déclare Eleni Varikas. On ne saurait mieux dire. Il ne faut donc pas « essentialiser » cette relation privilégiée en la fondant sur la nature d'une catégorie sociale. Ce n'est pas parce qu'on est né femme ou homme, immigrant ou ouvrier que l'empathie va se développer, mais plutôt parce qu'on occupe la même place dans les rapports de domination¹⁰. L'intuition est fondée avant tout sur une expérience partagée et quand cette expérience est l'appartenance de sexe, alors l'affinité, la complicité qui découlent souvent d'une infériorisation commune permet à la biographe de s'aventurer dans des interprétations

8. Blanche Weisen Cook, *Eleanor Roosevelt* (New York, Viking, 1994 et 1999), 2 vol. ; B.W. Cook, « Biographer and Subject », dans Carol Ascher, dir. *et al.*, *Between Women* (Boston, Beacon, 1984).

9. E. Varikas, *loc. cit.*, 50-51.

10. Il y a cependant une relation dialectique entre le sujet et sa biographe : l'oppression contemporaine de cette dernière lui permet de découvrir des manifestations passées des relations patriarcales et, par ailleurs, la situation du sujet peut lui permettre de mieux comprendre les antécédents de ses propres inégalités. C'est cette réciprocité qui permet l'empathie. Quand on crée ou qu'on forme un personnage, on se transforme aussi et on y gagne.

inédites. Cette affinité demeure toutefois problématique. Ce ne sont pas toutes les femmes qui, en tant que femmes, comprendront mieux Jeanne d'Arc ou la reine Victoria.

INSTRUMENTALISATION DU SUJET ET CONTRIBUTION À LA SCIENCE HISTORIQUE

L'écriture biographique n'est pas nécessairement une retraite dans l'univers du singulier et de l'exceptionnel où serait mise en relief la spécificité du sujet aux dépens de sa représentativité. L'étude d'individus en tant que membres de groupes sociaux, définis par leur classe, leur genre, leur ethnie et leur statut social permet de dépasser le particulier pour capter beaucoup plus qu'un cheminement individuel, soit les traits spécifiques d'une période historique donnée¹¹. On a le choix des métaphores pour expliquer l'instrument que devient le sujet pour donner accès au groupe : une voie d'accès, une fenêtre, un outil, une clef, une lumière. Jeanne Corbin a été tout cela pour me faire pénétrer dans le monde des luttes ouvrières, de la répression anticomuniste, de l'industrie minière et forestière, du chômage des années 1930 et, enfin, des grands sanatoriums en temps de guerre.

À leur tour, quand elles sont prises en compte, les structures sociales autant que la conjoncture propre à une période éclairent les paramètres de l'expérience de vie d'un sujet, les contraintes auxquelles il fait face, les stratégies adoptées pour surmonter les conditions d'existence. Aucun détail ne peut être séparé du temps et de l'espace dans lesquels se situe le sujet d'une biographie car, hors de leur contexte historique, les individus deviennent « essentialisés » et ahistoriques. La biographie apparaît alors comme une lampe qui projette un éclairage qui, comme dans un jeu de miroir, renvoie simultanément à ces objets différents mais tellement indissociables que sont l'individu et la société.

Ainsi, un voyage en Alberta m'a appris beaucoup plus que l'emplacement de la ferme des Corbin. Il faut avoir marché la longueur de cette terre pour en comprendre les accidents de terrain, l'importance de l'étang, la médiocrité du sol, la distance de l'école, du village et de la gare. La lecture du journal de Tofield a complété le tableau de ces immigrants attirés là par un boom pétrolier vite évanoui. La visite du village d'origine des Corbin dans le Loir-et-Cher a rendu le contraste encore plus saisissant. Mais tous ces éléments débordent vite de la petite histoire

11. Voir B. Caine, *loc. cit.*

pour s'ouvrir sur la grande, celle de l'économie, celle des mouvements de population, celle des vagues émancipatoires et des luttes ouvrières sur lesquelles la militante a laissé son empreinte.

Jeanne Corbin est morte de tuberculose à 38 ans. Elle n'appartenait pas aux échelons supérieurs du parti. Elle-même a, de toute évidence, cru que sa vie était moins importante que celle du mouvement dans lequel elle militait. Pour restituer le personnage, j'ai donc dû écrire sur le communisme, en particulier sur les organisations dans lesquelles Jeanne Corbin s'est engagée, sur les différents endroits où elle a laissé sa marque. Car elle était plus qu'une simple adhérente au Parti communiste : militante, elle a consacré toute sa vie à travailler à la base pour l'édification d'un monde nouveau. Pourtant, même si elle s'identifiait à la vie du parti, elle appartenait néanmoins à différents groupes sociaux : immigrante, francophone et, même si elle en aurait minimisé l'importance, femme.

Le doute s'est toutefois insinué à différentes étapes de mon entreprise : ai-je fourni une biographie ou surtout un « contexte » ? Peut-on instrumentaliser autant un personnage qui mériterait pourtant d'occuper le centre de l'enquête ? Je dois avouer, sans prétention aucune, avoir été vivement confortée, à la toute fin de ma rédaction, par la parution d'un ouvrage extraordinaire de l'historien — homonyme de ma communiste — Alain Corbin : la « biographie » d'un parfait inconnu, Louis-François Pinagot¹². Dans ce qu'un critique a qualifié de livre-prétexte¹³, la reconstruction qu'a faite l'historien français de l'histoire d'une région, d'un métier, d'une époque autour de l'humble sabotier du Perche a apaisé certains de mes scrupules. Partageant les buts d'Alain Corbin, je crois comme lui, que « l'aveu des ignorances, le dessin de la configuration du manque me semblent désormais s'imposer [...] compte tenu de l'impossibilité de saisir, en tant que sujets, la quasi-totalité des individus, [j'ai voulu] tenter une plongée dans leur monde en les constituant en voie d'accès¹⁴. »

On peut dire qu'en fournissant une clef pour la compréhension d'une époque, la biographie est instrumentalisée, ce qui est loin de la dévaloriser. Elle nous renseigne, entre autres, sur les groupes sociaux et leurs

12. Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu* (Paris, Flammarion, 1998).

13. Jean-Luc Mayaud, « Chronique. Saisir l'histoire dans la singularité individuelle ? », *Ruralia*, 3 (1998) : 4.

14. Alain Corbin, « Chronique. Recherches pinagotiques », *Ruralia*, 4 (1999) : 3.

relations réciproques, sur les rapports de classe et sur les rapports sociaux de sexe à certaines époques. Elle peut recouper le politique, l'économique et le culturel dans leur mouvance temporelle. Car si l'histoire étudie les changements dans le temps, la biographie, en tant que genre d'étude historique, n'y échappe pas à son tour.

Pour les questionnements méthodologiques qu'elle suscite autant que par ce qu'elle révèle d'une époque, on comprend l'importance de la biographie dans l'historiographie contemporaine. Par son envergure, elle dépasse l'étroitesse du singulier et les limites d'un genre à la mode qui correspondrait à l'éclatement tant décrié de l'histoire. Alors que certains spécialistes en histoire disent craindre d'émietter l'histoire, j'ai parfois eu l'impression, en écrivant sur Jeanne Corbin et ses camarades, de travailler avec des miettes autant qu'avec des poutres. Miettes oubliées sur des registres d'état civil ou dans un entrefilet de journal, poutres laissées par l'appareil communiste et les structures sociales où il s'articulait. J'ai donc eu l'ambition de faire plus qu'ajouter une autre particule à cette histoire particularisée.